

personified *erinyes* in the work of Aeschylus and Euripides". The chapter, however, is limited to Aeschylus's *Eumenides*, which is examined intelligently and with particular detail, and to a comparison between Aeschylus's *Eriny(e)s/Eumenides* and Euripides's Atreid plays. Again, one might appreciate a more overarching argumentation in this instance: there is no conclusion after the discussion of Aeschylus's *Eumenides*, nor is there a general conclusion to end the chapter. Chapter six, by contrast, is a concise yet well-rounded discussion of the relationship between *erinyes* and concepts such as *ara*, *atè*, *dikè* and *moira*. The previous analyses allow Zerhoch to perfectly demonstrate how closely related these concepts are. In the final chapter, a well documented and seemingly complete treatment of the different cults in which goddesses with ties to *eriny(e)s* play an important role, Zerhoch appears to be at risk of losing focus towards the end (due to a digression about the Eumenides), but an extensive "Fazit" ties everything back together. Finally, a clear and complete conclusion rounds off all the main chapters. – Overall S. Zerhoch's work presents a rather dense, but very thorough and informative investigation. The density is also apparent from the extensive, albeit valuable appendices: six appendices in total range from theories on the origin of *erinyes*, over Linear B-occurrences of the term, to the reception of tragic *Erinyes* in Aristophanes's *Lysistrata* and *Ploutos*. One might wonder whether Zerhoch could not have integrated some of the elements from these appendices in the main body of the work for a more complete introduction (e.g. "Ursprungstheorien" or "Eymologie"). The six appendices precede an extensive bibliography, which, in turn, is followed by a useful *index locorum* as well as a general index and an index of the most important Greek terms.

Sarah-Helena VAN DEN BRANDE

Ralph M. ROSEN, *Making Mockery. The Poetics of Ancient Satire*. Oxford, University Press, 2007. 1 vol., XIII-294 p. (CLASSICAL CULTURE AND SOCIETY). Prix : 55 \$. ISBN 978-0-19-538595-3.

Le lecteur ne doit pas se laisser abuser par le caractère quelque peu trompeur du sous-titre de l'ouvrage qui laisse entendre qu'il s'agit d'une étude sur la poétique de la satire dans l'Antiquité. La satire n'est pas ici entendue comme un genre littéraire à part entière, mais comme une modalité de parole et c'est bien, comme le montre le premier élément du titre, à une étude du phénomène de la moquerie que se livre ici Ralph Rosen, indépendamment des genres et d'un cadre temporel limité. L'auteur revendique cette étude comme la première tentative pour conceptualiser le phénomène littéraire de la moquerie selon un même paradigme littéraire « qui transcende les limites des simples auteurs, des genres et des temporalités » (p. 4). De fait, R. Rosen est loin de s'intéresser uniquement à la satire mais, s'il se limite explicitement à la poésie, il travaille à la fois sur la poésie iambique archaïque, la comédie ancienne, l'épigramme hellénistique et la satire romaine. Il s'agit donc moins d'étudier la satire comme telle que de trouver dans des textes de formes variées des éléments d'appréciation et de théorisation de l'expression de la moquerie. L'auteur expose avec clarté et efficacité sa méthode d'investigation dans le premier chapitre. Reprenant à son compte la distinction de Saussure entre « langue » et « parole » (p. 16), R. Rosen

propose une approche synoptique de la poésie de la moquerie, en mettant en relation la moquerie telle qu'elle est pratiquée dans la littérature ancienne et la moquerie dans la communication de la vie réelle. La première étude dans le chapitre 2 porte sur deux interprétations des mythes d'Iambé et de Déméter d'une part, d'Héraclès et des Cercopes d'autre part. Ces mythes sont en effet des éléments fondateurs dans la conceptualisation même et la formalisation de la moquerie dans le discours poétique. La figure d'Iambé, dont le nom est à l'origine de l'iambe utilisé fréquemment dans l'invective poétique, est celle qui par ses bouffonneries fait cesser la tristesse et le deuil de sa maîtresse Déméter dans l'*Hymne homérique à Déméter* : cet épisode constitue selon l'auteur un interlude comique dirigé initialement contre la déesse, dans lequel Déméter reconnaît justement que la moquerie ne relève pas d'une pratique hostile. Le sort des Cercopes fournit ensuite un autre modèle pour le pouvoir réparateur du rire et pour la réaction qu'il convient d'avoir face à la moquerie comique. Les chapitres 3 et 4 nous font entrer dans le monde homérique de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* et ses prolongements dans la tradition artistique et littéraire. C'est d'abord à la figure de Thersite que s'intéresse l'auteur : s'appuyant sur le passage du chant II de l'*Iliade* (211-278) qui se focalise sur ce personnage, sur la figure du Paphlagonien dans les *Cavaliers* d'Aristophane, sur l'*Éthiopide* dans les poèmes du Cycle, sur Ésope ainsi que sur le vase apulien de Boston dit « Thersitoktonos » (cf. reproductions p. 107-109), l'auteur montre toute son habileté à circuler à travers la littérature et les arts et met en évidence comment un même personnage peut être apprécié de manière changeante dans le temps. Si Thersite n'est qu'une cible chez Homère, il apparaît comme un véritable maître d'œuvre du blâme dans d'autres sources comme l'*Éthiopide* ou le vase de Boston. Puis c'est à la figure de Polyphème, chez Homère et chez Théocrite, que s'intéresse l'auteur. Il montre que le Cyclope de Théocrite est plus proche de la satire que celui d'Homère ; chez Homère, tout l'épisode est largement concerné par la question de la moquerie, aussi bien comme phénomène vécu que comme problème poétique. Mais la question de la représentation est bien mieux définie chez Théocrite (id. 6 et 11) dont le Cyclope entretient des liens étroits avec celui d'Homère, tout en suscitant jusqu'au bout une forme de sympathie dans l'esprit du lecteur. Le projet de Théocrite, qui présente un portrait non homérique de Polyphème, manifeste un changement de perspective au regard de la dynamique de la violence et de la stratégie poétique. L'auteur prête une attention particulière à la manière dont chaque poète manipule la voix narrative et le genre pour créer une figure poétique particulière. Le chapitre 5 est tout entier consacré à un auteur hellénistique, à savoir Callimaque qui met en œuvre dans ses *Iambes* une revalorisation de l'invective telle qu'elle était pratiquée par Hipponax. L'opinion qui prévaut dans la critique (même chez les éditeurs récents de Callimaque) est que Callimaque aurait cherché à réformer la forme archaïque de l'invective, ce qui est en accord avec l'idée que les poètes hellénistiques cherchent à faire de la poésie nouvelle à partir de leurs prédécesseurs anciens ou à créer des formes hybrides. Et il est sans doute vrai que Callimaque a cherché à donner sa propre marque à la poésie iambique. Mais il n'est pas certain que le nouvel iambe de Callimaque ait cherché à répudier l'iambe hipponactéen, notamment dans sa dimension d'invective et d'*aischrologia*. R. Rosen cherche à montrer que la relation que Callimaque entretient avec Hipponax relève de la récupération et de l'authenticité, le poète démontrant avec sa propre pratique de la poésie iambique

comment il a bien compris l'efficacité et les particularités du genre ; pour lui, Callimaque a trouvé en Hipponax un paradigme de la poésie qu'il s'efforçait lui-même d'atteindre ; il ne s'agirait donc pas pour Callimaque de prendre ses distances par rapport à Hipponax, mais au contraire d'entreprendre une véritable démarche d'appropriation pour la recréation d'une nouvelle forme d'iambe qui corresponde vraiment à l'esprit de la poésie d'Hipponax. Le chapitre 6 nous ouvre au monde romain et à la figure du poète comme personne abjecte à travers l'exemple de Juvénal, et plus particulièrement des *Satires* 5 et 9. Le dernier chapitre est consacré au public des écrits satiriques gréco-romains en analysant différents types de réponses que les Anciens ont pu faire à Archiloque et à la méchanceté satirique. L'étude de R. Rosen est tout à fait fascinante et remarquable dans son attention toute particulière aux stratégies narratives et poétiques mises en œuvre par les auteurs anciens pour élaborer une véritable poétique de la satire et du satirique. L'étendue du champ littéraire envisagé apporte, dans une construction clairvoyante et parfaitement maîtrisée, un éclairage fort sur la tradition littéraire et sur la théorie des genres. Christophe CUSSET

Alain BLANCHARD, *Ménandre*. Tome III. *Le Laboureur, La Double Tromperie, Le Poignard, L'Eunuque, L'Inspirée, Thrasylléon, Le Carthaginois, Le Cithariste, Le Flatteur, Les Femmes qui boivent la ciguë, La Leucadienne, Le Haï, La Périnthienne*. Texte établi et traduit par A. B. Paris, Les Belles Lettres, 2016. 1 vol., XXXVI-677 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 525). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-00610-9.

Ce troisième tome – malgré l'existence d'un quatrième dont la publication en est antérieure – constitue bel et bien le dernier volume en date d'un travail d'édition et de traduction des œuvres subsistantes de Ménandre, entrepris, pour les trois derniers ouvrages, par Alain Blanchard pour la Collection des Universités de France. Le deuxième volume était consacré à l'édition des fragments présents sur le Papyrus du Caire ; c'est ce volume qui comprend une introduction générale à la vie et à l'œuvre de Ménandre. Le quatrième tome comporte une édition traduite des *Sicyoniens*. Le présent ouvrage est consacré à l'édition traduite de fragments qui ne sont pas contenus dans les deux sources papyrologiques majeures (c'est-à-dire « Bodmer » et « le Caire ») ; leur provenance est donc plus éclectique, et A. Blanchard a fait le choix de les classer suivant l'ordre alphabétique de leur titre en grec. L'ouvrage comprend les fragments de treize œuvres, à savoir : *Le Laboureur, La Double Tromperie, Le Poignard, L'Eunuque, L'Inspirée, Thrasylléon, Le Carthaginois, Le Cithariste, Le Flatteur, Les Femmes qui boivent de la ciguë, La Leucadienne, Le Haï, La Périnthienne*. Tous sont précédés d'une notice ainsi que d'une présentation des sources papyrologiques qui ont permis l'établissement du texte ; cette présentation comporte une description détaillée des papyri et/ou des codex, de l'histoire de leur transmission, et un renvoi vers le site Internet où leur consultation est possible. Certaines de ces notices recèlent quelques coquilles, notamment celles du *Flatteur* (p. 171 : « affirme avait » ; p. 175 : « que l'on peut de dater II^e siècle de notre ère ») et de la *Leucadienne* (p. 207 : « est à le fois vague et banale. »), qui provoquent toutefois plus de surprise que d'incompréhension. A. Blanchard tente de reconstituer le